



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

Dialogues Des Morts

urn:nbn:de:hbz:466:1-45077

DIALOGUES DES MORTS.

Quoy qu'il entre icy quelque chose du sujet des Dialogues precedens, & que l'Auteur se veuille moquer de l'opinion des Payens, touchant l'estat des morts après cette vie, il prend de là occasion, de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux conoître la foiblesse.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. JE te prie, Pollux, puisque c'est demain ton tour de voir la lumie-
re, de dire au Philosophe Menipe, qu'il viene icy rire tout son saoul, s'il n'a assez ry là-haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu où il est de ce qu'on devient après cette vie, mais icy il n'y en a point, & il s'étonnera comme moy, de voir les Rois & les Princes si petits, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plaintes. Mais dy-luy qu'il apporte toutes ses bribes; parce qu'il en aura bien affaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le conoîtray-je?

DIOGENE. C'est un vieux pelé, qui porte un méchant manteau tout rompu, & rapetassé de diverses pieces; Tu le trouveras à Atènes ou à Corinte, qui se moque de tout, & particulièrement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçavoir, & ne sçavent rien.

POLLUX. S'il est fait comme tu dis, il n'est pas difficile à reconoître. Mais veus-tu que je die aussi quelque chose de ta part aux Philosophes?

DIOGENE. Dy-leur, qu'ils quittent leurs vaines disputes, & leurs argumens sossistiques, & qu'ils cessent de s'enquerir de la nature des
cho-

choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que je suis un ignorant, & que je n'entens pas la Philosophie.

DIOGENE. Dy-leur que je leur annonce qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIOGENE. Pour les Grands, mon petit Amy, leur diras ; Pourquoi, fôus que vous estes, vous tommentez-vous après de vaines grandeurs, & amassez-vous talens sur talens, comme si vous ne deviez mourir ? puis quand il les faudra quitter vous serez inconsolables. Ne manque pas aussi de dire à beau Megile de Corinte, & à l'Athlete Damon ne ; Qu'il n'y a icy ni force, ni beauté, ni adresse, ni cheveux blons, ni yeux dous, ni incarnat au nez, ni joües & aux lèvres ; En un mot, rien que cendres & que poussiere.

POLLUX. Il n'est pas fort difficile, de faire adre ce message.

DIOGENE. Mais dy aux pôvres, dont tu verras un grand nombre s'affliger & se lamenter, Qu'ils cessent desormais leurs plaintes, parce qu'icy bas tout est égal, & que les riches n'y sont pas plus considérés que les autres. Pour les Lacedemoniens, fay leur reproches de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne sont plus ce qu'ils estoient autre-fois, & qu'ils ont bien degeneré de la gloire de leurs Ancêtres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene ; car je ne le souffrirois pas ; mais je m'aquiteray des autres commissions.

DIOGENE. Laissons-les là, puisque tu le verras ; mais qu'il te souviene du reste.

DIALOGUE

DE CRESUS, DE MENIPPE ET
DE PLUTON,

Où d'autres parlent aussi.

CRESUS. **N**OUS ne pouvons plus souffrir ce Philosophe Cynique, que tu nous as donné pour voisin, & si tu ne le veus mettre ailleurs, nous serons contraints de déloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire étant mort ?

CRESUS. Lors qu'il nous entend regretter notre félicité, à l'un ses trésors, ou ses grandeurs, & à l'autre ses délices, il se moque de nous & nous vient dire des injures; Quelquefois, il se met à chanter pour nous interrompre; enfin, il nous est à charge par tout.

PLUTON. Que disent ils là de toi, Menippe ?

MENIPPE. La vérité, Pluton; Car j'ay en horreur leur infamie, comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir mal vécu là-haut, sans transporter encore leurs vices dans les enfers, & étaler icy leur mollesse & leur lâcheté.

PLUTON. Leur félicité estoit assez considérable, pour la regretter.

MENIPPE. Tu rêves, Pluton, de les vouloit flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein; mais je ne puis souffrir de division dans mon Empire.

MENIPPE. Quand je me taïrois, le souvenir de leur félicité passée les tourmenteroit toujours, aussi bien que l'image de leurs crimes.

CRESUS. N'as tu point de honte de nous venir offenser, jusqu'en la présence de Pluton ?

MENIPPE. C'est vous qui en devriez avoir, de

vous estre fait adorer comme des Dieux, sans con-
siderer que vous estiez hommes & mortels comme
autres, & que toute vôtre felicité devoit passer com-
me un songe. C'est donc avec raison que vous pleurez
maintenant ce que vous ne croyiez jamais perdre.

MIDAS. Ah mes tresors !

CRESUS. Ah mes grandeurs !

SARDANAPALE. Ah mes delices !

MENIPPE. Courage, voila une agréable ma-
que pour un Philosofe. Mais afin de rendre plus com-
plete l'harmonie, je vous réponderay de tems en tems
ce beau mot d'Apollon, *Cônois-toy toy-même* ; Car
si vous eussiez bien cônu vôtre foiblesse, & la vanité
des choses du monde, vous ne seriez pas maintenant
en peine de les regretter.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE TROFONIUS
en presence d'Amfiloque.

MENIPPE. **P**OURQUOY est-ce qu'après
vôtre mort on vous a basti des Tem-
ples, & mis au nombre des Dieux ?

TROFONIUS. Sommes-nous responsables
des sottises que fait le peuple ?

MENIPPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait
si vous ne luy aviez imposé pendant vôtre vie, & fait
croire que vous estiez Profètes.

TROFONIUS. C'est à Amfiloque à te répon-
dre car pour moy je suis un Heros, & j'ay droit de
dire l'avenir ; On diroit que tu n'as jamais esté à
la badie, autrement tu ne douterois pas d'une verité
authentique.

* Couvert
d'un lin-
ge, & te-
nant un
gâteau à
la main,

MENIPPE. Il n'est pas necessaire d'y avoir
ni d'avoir fait toutes les singeries * que l'on fait
entrant dans la caverne, pour sçavoir que tu es mort.

& que tu n'as rien par dessus les autres que ton imposture ; Mais je te conjure par ta Profetie , de me dire ce que c'est qu'un Heros , car je n'en sçay rien.

TROFONIUS. C'est comme un milieu entre Dieu & l'homme , ou plutôt un composé de tous les deux.

MENIPPE. Si cela est , où est ta partie divine ?

TROFONIUS. En Béocie , où elle rend des Oracles.

MENIPPE. Je n'entens pas ces mysteres ; car il me semble que je te vois icy tout entier.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE CARON.

MERCURE. **C**ONTONS ensemble , Bâtelier que nous n'ayons quelque différent , lors que nous aurons oublié tous deux , ce que j'ay fourny pour toy.

CARON. Contons , je le veux.

MERCURE. Premièrement , une petite ancre de vingt cinq sols , pour ta barque.

CARON. Vingt cinq sols ! c'est beaucoup.

MERCURE. Elle en coûte autant , sur ma foy , & la courroye où est atachée la rame , deux carolus.

CARON. Jete ; Vingt-cinq sols , & deux carolus.

MERCURE. Plus , une aiguille à racomoder les voiles , quatre sols & un double.

CARON. Ajoute-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron , pour calfûtrer ta nacéle , avec des clous & une corde à remier les voiles , le tout ensemble , dix sols.

CARON. C'est bon marché.

MERCURE. Voila tout , si je ne me trompe ; mais quand est-ce que tu me payeras ?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure , mais s'il arriroit quelque bon tems , comme peste ,

guerre ou famine, on gagneroit davantage, & je pourrois frauder la gabéle, & trouver de quoy te payer.

MERCURE. Et cependant, je demeureray les bras croisez à souhaiter qu'il arrive des maux au monde, afin de r'avoir mon argent.

CARON. Je ne puis m'aquiter autrement; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'aime mieux encore n'estre pas payé, que de voir arriver tous ces mal-heurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'à present, aux anciens? C'étoit autrefois des gens forts & vigoureux, la plûpart du tems blesez, & ce ne sont maintenant que de petits foireux, tout pâles & défaits, dont les uns sont morts de poison, les autres de leurs débauches, & la plûpart ont esté envoyez icy par leurs heritiers, pour avoir leur bien.

CARON. Je ne m'en étonne pas; car on a assez de peine à en avoir.

MERCURE. Ne t'étonne donc pas aussi, que je te recommande ce que je t'ay presté.

DIALOGUE

DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. **C**Onois-tu ce vieux bon homme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent après sa succession?

MERCURE. Qui? Sicyonien?

PLUTON. Luy-même. Je te prie de le laisser encore en vie, jusqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui veulent avoir son bien.

MERCURE. Cela seroit injuste de le voir si long-tems vivre, & les autres mourir si jeunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-juste; car pourquoy veulent-ils estre ses heritiers sans estre ses parens ni ses amis? N'est ce pas une honte de leur voir faire

des

des vœux en public, pour sa santé, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fût déjà mort? Je te prie qu'il soit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce seroit les châtier comme ils meritent; mais il est vray qu'il les jouë admirablement bien de son côté, faisant à toute heure semblant de mourir, quoy qu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs presens & leurs caresses; de sorte qu'à la fin, je crains qu'ils ne deviennent pòvres par trop d'envie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Iolas, & pour eux qu'ils cessent de partager les tresors en songe, & quittent toutes leurs vaines esperances.

MERCURE. Laisse-moy faire, je te les ameneray rous l'un après l'autre dans peu de tems; Je pense qu'ils sont sept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure, que le bon homme survive à tous ses heritiers imaginaires.

DIALOGUE

DE TERPSION ET DE PLUTON.

TERPSION. **E**ST-IL juste, Pluton, que je meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Teocrite qui en a plus de quatre-vingt dix, soit encore en vie?

PLUTON. Tres-juste, Terpsion; car celui-là est digne de vivre, qui ne souhaite la mort de personne: & ceux-là sont dignes de mourir, qui tendent des pieges à leur amy, pour avoir sa succession.

TERPSION. Mais n'est-il pas juste que celui qui ne peut plus jouir de ses biens, les laisse à celui qui en peut user?

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer leurs

leurs tresors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'est leur ordre aussi que je condamne ; car les plus vieux , ce me semble , devroient mourir les premiers , & les autres en-suite , sans laisser vivre par exemple un vieux gouteux qui a perdu l'usage de tous les sens , & n'est plus qu'un sepulcre animé ; pour faire mourir un jeune homme robuste & vigoureux comme moy. C'est mettre , comme on dit , la charruë devant les bœufs , ou , si tu veus que je m'exprime plus noblement , faire remonter les fleuves vers leur source. Si l'on sçavoit , au moins , combien chacun d'eux doit vivre , on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoi estes-vous si ardens aussi à desirer le bien des autres ; & pourquoi vous donnez-vous en adoption aux vieillards , pour nous faire rire après quand ils viennent à vous mettre en terre ; Car c'est un plaisir de voir de jeunes gens comme vous devenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites , & leur faire mille caresses ; sur tout , lors qu'ils n'ont point d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rend de aimables. C'est pourquoy , lors qu'ils en ont , ils font semblant de les haïr , pour se faire rechercher , & puis à la mort les r'apellent à leur succession , selon l'ordre de la Raison & de la Nature ; sans vous laisser pour toutes vos veilles & vos peines , que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'est ce qui me fait encore enrager après ma mort ; Car combien ay je employé de temps & de bien à courtiser Téocrite , qui faisoit semblant toute heure de mourir , avec son râlement & sa courte haleine ? ce qui m'obligeoit à redoubler mes pressens , pour débusquer mes rivaux , & je croy en vérité que cela est cause de ma mort ; car je ne dormois ni nuit ni jour , & je m'aperceus bien que ce souvenir me faisoit rire l'autre jour à mon enterrement.

PLUTON. Courage , Téocrite ; Vi joyeux jusqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

T E

TERPSION. Plût à Dieu que Cariclés mourût aussi devant luy.

PLUTON. Et Filon même, & Melante; Ils mourront tous l'un après l'autre de rage & de désespoir.

TERPSION. Cela me console. Vi long-tems, Téocrite.

DIALOGUE

DE ZENOFANTE ET DE CALLIDEMIDES.

ZENOFANTE. Comment es tu mort, Callidémides? car pour moy tu sçais que je me crevay en un festin chez Dinias, qui est une belle fin pour un parasite.

CALLIDEMIDES. Je le sçay, mais mon aventure est bien plus tragique, tu conois le vieux Pteodore.

ZENOFANTE. Qui? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faisois la cour?

CALLIDEMIDES. Luy-même. Il m'avoit promis de me faire son heritier; mais ennuyé de l'attente, je voulus l'empoisonner, & gagnay son Echançon, qui par mal-heur fit un *qui pro quo*, & m'empoisonna pour luy. Cela fit bien rire ce bon-homme, lors qu'il eut découvert la fourbe & qu'il me vit tomber tout à coup à la renverse.

ZENOFANTE. Il en avoit bien du sujet; car je ne me puis tenir d'en rire jusqu'en l'autre monde, quoy que je n'y aye point d'interêt. Tu t'es égaré, mon ami, en voulant prendre le plus court; au lieu que tu fusses arrivé plus seurement par le droit chemin, quoy que peut-estre un peu plus tard.

DIALOGUE

DE CNEMON ET DE DAMNIPE

CNEMON. VOILA le proverbe arrivé de
chèvre qui prit le loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'estre ainsi ému ?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant esté si misérablement pris au piège que j'avois tendu moy-même & laissant pour successeur un homme que je n'a vois point, au prejudice de mes heritiers legitimes.

DAMNIPE. Comment cela ?

CNEMON. Je cajolois Hermolaüs, pour avoir succession ; & pour l'engager, je luy montray mon testament, où je le faisois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais, par malheur, j'est mort le premier, quoy qu'il eût déjà un pied dans la fosse, & il jouit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui devorent la proye & l'hameçon.

DAMNIPE. Non seulement la proye & l'hameçon, mais le pescheur même, qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret même après ma mort.

DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE

SIMYLE. ENFIN, tu nous es venu trouver
Polystrate, à l'âge de près de cent
ans.

POLYSTRATE. A quatre-vingt dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il ya que je suis mort ?

POLY

POLYSTRATE. Assez gayement, contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que je ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjouir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. J'avois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon vivant.

POLYSTRATE. Les presens abordoient chez moy de toutes parts, & l'on m'envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur dans les pays étrangers. J'avois plus de credit tout seul que le reste de la ville, les plus Grands me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posséder.

SIMYLE. Es tu devenu quelque Prince après ma mort, ou si Venus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacéle? car lors que je mourus tu n'étois qu'un vieux chassieux, qui n'avois que quatre dents à la bouche.

POLYSTRATE. On m'aymoit tel que j'estois, & l'on m'eût encore plus aymé, si j'eusse esté plus décrepit.

SIMYLE. Tu nous contes des Enygmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriver cela tous les jours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah! je t'entens; on te cajoloit pour avoir ton bien, tous tes attraits estoient dans ton coffre.

POLYSTRATE. Il est vray; mais je ne laissois pas de regner, & pour témoigner mon pouvoir, tantôt je fermois la porte à l'un, tantôt je faisois bon visage à l'autre; ce qui redoubloit leurs services.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets; car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y atendoit pas.

SIMYLE. De quel âge?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy?

POLYSTRATE. Ce n'est pas ce que tu pen-
mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres.
Maintenant, on le caresse à son tour, & les plus
Grands se trouvent à son lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne si l'on veut,
commandement des Armées; il ne m'importe, pour-
veu que ceux qui briguoient sa succession, ne l'aye-
pas eüe.

DIALOGUE

DE CARON ET DE MERCURE
Où plusieurs autres parlent.

CARON. VOYEZ, Messieurs, où nous
sommes; Nous n'avons que cette
méchante nacéle, qui fait eau de tous côtez; cepen-
dant vous venez en foule, avec grand équipage;
j'ay crains bien que vous ne vous en repentiez, & par-
culièrement ceux qui ne sçavent pas nager; car si
le bateau vient une fois à pancher de côté ou d'autre,
nous voilà tous au fonds de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous pour
passer heureusement & sans danger?

CARON. Je vous le diray; il faut laisser tout
bagage à l'autre bord, encore est-ce tout ce que vous
pourrez faire, que de passer en cet estat. Affies-toy
Mercuré, à l'entrée de la nacéle, & ne laisse entrer
personne qui n'ait tout quitté.

MERCURE. C'est bien dit; qui est celui-cy qui
marche le premier?

MENIPPE. C'est moy. Tien, voilà ma besace
& mon bâton, qui est tout mon vaillant; car pour
mon manteau, je ne l'ay pas seulement apporté.

MERCURE. Entre, Menippe, tu es galant hom-
me, & t'affies au haut bout près du Pilote, pour obser-
ver la contenance de chacun. Mais qui est ce beau fils?

UN MORT. Carmolée de Megare , de qui le baiser valoit deux talens.

MERCURE. Quite-là tous ces baisers , mon amy , & ces joüies vermailles , & ces cheveux longs , & ce teint vif & éclatant ; Entre maintenant que tu es libre. Mais qui est ce fanfaron , avec sa pourpre & son diadème , qui nous regarde de travers ?

UN MORT. Lampique Roy des Gelons *.

* Lieu de Sicile.

MERCURE. Que veus-tu faire de tout cét appareil , mon amy ?

UN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchât tout nud , & sans équipage ?

MERCURE. Un Roy , non , mais bien un mort. Quite tout cela.

UN MORT. Laisse moy pour le moins quelque marque de grandeur , afin qu'on me reconnoisse.

MERCURE. Nullement , il faut tout quitter , & ton orgueil , & ta vanité , & ta folie , & tes cruautés , & tes violences ; Monte à cette heure que rien ne t'empêche. Mais qui est ce grand paillard que voicy ;

UN MORT. Le luteur Damafias.

MERCURE. Tu-as raison ; car il me souvient de t'avoir veu souvent dans les lieux des exercices ; mais tu-as trop d'embonpoint pour un mort ; tu enfoncerois la nacéle. Quite toute cette chair inutile , & cette adresse , & cette force , & cette vigueur , & ces acclamations , & ces couronnes ; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

UN MORT. Tien , voila tout , je ne differe plus en rien du reste des morts.

MERCURE. Entre maintenant , que tu es leger ? Et toy aussi , Craton , quite ces richesses , ce luxe , ces vanitez ; & laisse sur le bord tes ancêtres , & ta noblesse , & tous ces titres magnifiques , & ces inscriptions , & ces éloges , & ces statües , & ta gloire , & ton sepulcre , & ton épitafé ; Car le souvenir seul de ces choses est si pesant , qu'il seroit capable de nous submerger.

UN MORT. C'est bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obeir.

M E R -

MERCURE. Qui est celuy-cy avec ses armes hé! mon amy, que veus-tu faire icy bas de cette fée.

UN MORT. C'est le monüment que m'a donné mon päis, pour luy avoir gagné une bataille.

MERCURE. Il falloit laisser tout cela là haut, il y a icy une profonde paix, & l'honneur en est beny, aussi bien que les queréles. Mais qui est ce mort, avec sa mine grave? on diroit qu'il rêve profondément, & son sourcil me fait peur.

MENIPPE. C'est quelque Philosofe, Mercure, plutöt un imposteur & un charlatan; Fay le débiller, tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

MERCURE. Dieux! combien de doutes, de pertinenances, de rêveries, de pensées vaines & frivoles, de questions obscures & embrouillées, de curieuses inutiles, d'exactitude en des choses de nécessité. Mais qu'est-ce qu'il nous cache icy; son ambition, son avarice, ses débauches? Quite tout cela, & son arrogance, & ton effronterie, & ta colere; car il faut droit une Galere à trente rames pour le porter.

MENIPPE. Coupe-luy aussi cette grande barbe de bouc, qui pese plus de soixante onces, tant elle est large & touffüe.

MERCURE. Tu-as raison; mais qui la coupe, car je n'ay point de ciseaux?

MENIPPE. Moy, sur le bord du bateau, avec cette coignée, ou plutöt avec une scie; pour rendre la chose plus ridicule.

MERCURE. Courage tu es plus humain, de le couper forte.

MENIPPE. Veus-tu que je luy ôte aussi un sourcil de la hauteur des sourcils?

MERCURE. Je le veus; car il les relève par dessus son front.

MENIPPE. Il a encore quelque chose de bien puant sous l'aisselle.

MERCURE. Et quoy?

MENIPPE. La flaterie, qui luy a donné entrée chez les Grands.

LE FILOSOFE. Quite donc aussi, Menippe, ta liberté, ton indifférence, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne pèse pas trop, & sert de divertissement pendant le passage. Mais qui est cet Orateur? Qu'il quite aussi ces longs discours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces sorties ennuyeuses, ces digressions hors de propos, ces figures pueriles, ces périodes rondes & carrées, ces fréquentes antitèses, ces hyperboles excessives, ces termes poétiques & empoulez. Voila qui va bien; délie le bateau, tire l'échelle, leve l'anchre, déplie les voiles, dresse le gouvernail. Voguons: Qu'avez-vous à pleurer, sots que vous estes, & particulièrement ce Philosofe?

LE FILOSOFE. Je croyois que l'ame fût immortelle.

MENIPPE. Tu-en as menty, ce n'est pas cela que tu regretes.

LE FILOSOFE. Quoy donc?

MENIPPE. Tes débauches & tes voluptez. Tu n'iras plus écornifler comme tu faisois, à la table des Grands, ny courre le Bordel toute la nuit, la tête entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain prêcher la vertu à tes Ecoliers, afin d'attraper leur argent. Voila ce qui te tuë.

MERCURE. Et toy, Menippe, n'es-tu point fâché d'estre mort.

MENIPPE. Comment le serois-je, que je suis venu icy sans mander! Mais tandis que nous parlons, j'entens quelques cris là haut.

MERCURE. C'est que les uns se réjoüissent de la mort du Tyran, les autres applaudissent à Diofante qui fait l'oraison funebre de Craton dans Sicyone. Voila les femmes qui traînent par les cheveux celle du Tyran, & les enfans qui jettent des pierres aux chiens. D'autre côté, la mere de Damafias le pleure en compagnie des autres femmes; mais personne ne regrette, Menippe.

MENIPPE. Tu verras bien-tôt les chiens & les

corbeaux s'entrebate, à qui me servira de sepulchre & faire un beau charivary à mes funeraillles.

MERCURE. Courage, je te loüe d'estre ferme & resolu. Mais puisque vous voilà passez, vous presenter devant vôte Juge, tandis que C & moy irons querir le reste des morts.

MENIPPE. Bon voyage, Mercure; Mais çons, que tardons-nous? on ne scauroit éviter le gement, & l'on ne parle icy que de roües, de g & de vautours; On verra bien-tôt ce que cha dans le ventre.

DIALOGUE
DE CRATÉS ET DE DIOGENE

CRATÉS. AS-tu conu ce vieux Merique d'Antite, qui avoit tant de vaillie à qui son cousin, qui n'estoit pas moins ni moins vieux que luy, avoit coûtume de dire d'Homere, *il faut que je l'enleve, ou que tu l'eves?* Car ils s'étoient donné par testament leur bien; & les Devins, aussi bien que les Oracles asseuroient tantôt l'un & tantôt l'autre qu'il vroit à son compagnon.

DIOGENE. Et qu'en est-il arrivé?

CRATÉS. Qu'ils sont tous deux morts à des tems, & que leur succession est écheüe à des gens qui les Devins ni les Oracles n'avoient point par

DIOGENE. Que j'en suis aise; Nous ne nous amusions pas à ces sotises là pendant nôtre vie; n'ay jamais souhaité la mort d'Antitene, pour son baton qui estoit d'un fort olivier, ni toy la mort pour avoir ma besace & mon tonneau.

CRATÉS. C'est que chacun se contentoit de ce qu'il avoit, & qu'il me suffisoit d'heriter de tes biens comme tu avois fait de celles de ce grand homme qui est un tresor beaucoup plus precieux, quoy

ne soit
qui no
chacun

D
l'ame
d'hon
blables
manqu
leur or

C R
que no
qu'ils
jusqu'a
pour le

D'A

ALE

AN

AL

Juge?

AN

MI

AL

MI

est vôte

AL

Afriqu

séance

& le pl

MI

à cela,

AN

ne soit pas si recherché. Car vous ne voyez personne qui nous vienne faire la cour pour ce sujet ; au lieu que chacun court après les grandeurs & les richesses.

DIOGENE. Je ne m'en étonne pas ; car ils ont l'ame corrompue par les delices , & estans vuides d'honneur , ils ne peuvent contenir la vertu ; Semblables au tonneau percé des Danaïdes ; Mais il ne manquent pas de grifes ni de crochets , pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

CRATES. Nous avons aussi cette consolation que nous emportons avec nous nos tresors ; au lieu qu'ils laissent les leurs là-haut , & qu'on leur ôte icy jusqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le passage.

D I A L O G U E

D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL,
Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. **A** R R E T E , Cartaginois ; c'est à moy à passer devant.

ANNIBAL. Je ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veus-tu que Minos soit nôtre Juge ?

ANNIBAL. Je le veus.

MINOS. Qui estes-vous ?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux Grands hommes ; mais quel est vôtre différent ?

ALEXANDRE. A qui passera le premier ; Cet Afriquain est si insolent , que de me disputer la préséance , à moy qui ay esté Monarque de toute l'Asie , & le plus grand Capitaine del'Univers.

MINOS. Il faut entendre ses raisons ; que dis-tu à cela , Annibal ?

ANNIBAL. Que je suis heureux d'avoir à parler de-

de-

devant un Juge qui ne donnera rien à la faveur, n'aura pas tant d'égard à l'apparence, qu'à la vérité. dis donc, que celui qui s'est élevé comme moy, par ses propres forces, & qui ne doit qu'à luy-même sa fortune, doit estre preferé à celui qui tire sa gloire de ses Ancêtres. Car estant passé d'Afrique en Espagne avec une poignée de gens, je me rendis d'abord illustre par ma valeur; & après la mort de mon frere ayant eu le commandement des Armées, domptay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardoient l'Occident; puis traversant les Alpes, je conquis toute l'Italie jusqu'à Rome, après avoir gagné plusieurs grandes batailles, & tué pour un jour tant d'ennemis que je mesuray au boisseau les anneaux d'or que portent les Chevaliers, & marchay sur un pont de morts. J'ay fait toutes ces choses sans me dire fils de Jupiter, ny vouloir passer pour un Dieu. Mais ce qui est de plus considerable, c'est que je n'ay pas eu besoin de faire à des Armeniens ny à des Medes, qui fuient avant le combat, & abandonnent la victoire à qui est le plus hardiesse de l'atendre; mais aux nations les plus belliqueuses, & aux Capitaines les plus expérimentés de l'Univers. D'ailleurs, je n'ay pas fait toutes ces conquêtes avec des troupes aguerries de long main, ni avec des soldats de mon pays; mais avec une armée de vagabons & de mercenaires; non comme heritier d'un sceptre; mais simple bourgeois de Carthage. Alexandre, au contraire, ayant reçu de son pere avec un Empire une armée qui estoit invincible, n'a eu besoin encore de fortune pour dompter un Prince voluptueux, & des nations effeminées, & depuis corrompu par sa victoire, a degeneré de ses Ancêtres & s'est fait adorer comme un Dieu, après avoir tiré de sa main ses meilleurs amis, & envoyé les autres à supplice. Pour moy, triomphant & victorieux, ayant esté rapellé en Afrique, pour m'opposer à Scipion, j'ay obéi comme le moindre des Citoyens; & depuis condamné injustement j'ay porté patiemment mon exil. Mais j'oublois une partie de ma gloire, &

J'ay fait
des Scy
te;
son
Mace
né for
de var
secon
M
bare.
A
pour
ter pa
mes;
action
chance
mir pa
la Grec
ral con
esperan
travers
Darius
ces ju
me, &
la barq
tant le
point p
l'Asie,
l'Ocean
de ces ex
Scytes,
laissé de
si après
tel, les h
pardon
tablisse
devant t
qui un b
esclave
Tom.

J'ay fait toutes ces choses sans le secours des Lettres ni des Sciences, & sans avoir eu pour precepteur Aristote; Que si Alexandre pretend quelque avantage par son Diadème, cela est bon à l'égard des Perles & des Macedoniens; mais non pas de moy, qui ne suis pas né son sujet, & qui ay remporté la gloire de sage & de vaillant Capitaine; mais de qui la fortune n'a pas secondé toujourns la valeur.

M I N O S. Voila parlé fortement, & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre?

A L E X A N D R E. Que ma renommée suffiroit pour me donner l'avantage, si je ne voulois l'emporter par la force de la raison, aussi bien que par les armes; & triomfer par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouvé le Royaume de mon pere chancelant & ébranlé par sa mort, j'ay sceu l'affermir par le suplice de ses meurtriers, & faire trembler la Grece par la ruine de Tébes. En suite, élu General contre les Barbares, j'ay porté mes armes & mes esperances plus loin qu'aucun autre devant moy; & traversant l'Hellespont ay défait les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Provinces jusqu'en Cilicie, vaincu le Roy de Perse luy-même, & moissonné pour un jour tant de lauriers, que la barque de Caron ne suffisoit pas à passer les morts, tant le nombre en estoit grand. En suite, pour ne point parler de Tyr ni d'Arbelles, j'ay assujety toute l'Asie, jusqu'aux Indes, & les Indes mêmes, & pris l'Ocean pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits, j'ay traversé le Tanaïs, & vaincu les Scytes, triomfé de tous les ennemis de la Grece, & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que si après avoir fait tant de choses au dessus d'un mortel, les hommes m'ont pris pour un Dieu, cela leur est pardonnable; & à moy aussi de l'avoir souffert à l'établissement d'un nouvel Empire. Enfin, tu vois devant toy le Conquerant de la moitié de l'Univers, à qui un bany dispute la préseance, après estre mort esclave d'un petit Roy de Bitynie. Ajoûtez à cela

que j'ay fait toutes ces conquêtes en Lion & à force ouverte ; au lieu qu'Annibal n'a jamais agi que par fraude, & a esté dompté à la fin par ses propres armes. Aussi cruel envers les vaincus, que je leur ay esté de même. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches, après les delices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Au lieu que jamais mes plaisirs n'ont souillé la gloire de mes armes, & que j'ay atendu à triomfer, que je n'eusse vaincu d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma defence ; mais je rougirois d'employer de paroles pour une cause si juste. Il ne reste plus qu'à prononcer sur ce différent.

SCIPION. Arrête, Minos, j'ay quelque chose à te représenter.

MINOS. Qui es tu ?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal & dompté Cartage.

MINOS. Et qu'as tu à dire ?

SCIPION. Que je le cede à Alexandre, & que je le dispute à Annibal.

MINOS. Tu as raison ; tu passeras devant Alexandre & Alexandre devant tous ; Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE

DIOGENE. **H**E quoy ! Alexandre, tu es mortel comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'est pas étrange, car je suis né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter estoit donc un imposteur de dire, que tu estois son fils, & ta mere ne te faisoit croire, en disant qu'elle avoit couché avec un dragon.

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop de confiance aux femmes, ni aux oracles ; mais je le sçay bien.

frois parce que cela imprimoit plus de respect & d'obeïssance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laissé ton Empire?

ALEXANDRE. Je ne sçay ; car je n'ay pas eu le loisir d'en disposer ; Mais en mourant, je donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as tu à rire ?

DIOGENE. C'est qu'il me souvient du tems que la Grece te proclamoit son General, & que ses Ora-teurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut même de si insolens que de te sacrifier & de te bâtir des Temples, comme au fils de Jupiter ; mais où és tu ensevely ?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois jours que je suis mort ; mais Ptolemée me doit emporter en Egypte, pour m'y faire adorer avec les Dieux du pays.

DIOGENE. Qui ne riroit, Alexandre, de voir que tu n'es pas encore sage après ta mort, & que tu te flates de l'esperance de te voir adoré avec des mon-stres ! Quite ces sotes vanitez, il n'y a point de com-merce d'icy là-haut, & l'on ne retourne plus au mon-de depuis qu'on en est une fois party. Mais je vou-drois bien sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penses quand il te souvient de Bactres & de Babylone, de ta grandeur & de ta gloi-re ? Quoy tu pleures, pôvre sot, Aristote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'étoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là du plus lâche de tous mes flateurs ? ha ! ne m'oblige point, je te prie, à publier ses defauts, & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel, & de la passion extrême que j'avois pour les Létres ; tantôt me cajolant sur ma beauté, & tantôt sur mes richesses, qu'il metoit har-diment au nombre des biens, afin qu'il n'eût point de honte de les demander, ni de les recevoir. Voila ce que j'ay profité à sa doctrine, de prendre pour biens des choses qui ne le sont pas, & dont la perte mainte-nant m'afflige.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te gue-

rir, puis qu'aussi bien il n'y a point d'ellebore
l'autre monde? Va boire cinq ou six grands traits
fleuve Lété, jusqu'à ce que tu ayes perdu le souvenir
de tous ces biens imaginaires. Aussi bien voila Clite
& Calistene, avec une foule de mal-contens, qui
s'apréntent à te tourmenter; Fuy, pour le moins appa-
ta mort, & bois tout ton saoul; car c'est le seul moyen
de guerir.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET DE FILIPPE.

FILIPPE. **I**L faut que tu confesses maintenant
que tu es mon fils; car tu ne seras
pas mort estant fils de Jupiter?

ALEXANDRE. Je le sçavois bien dès là-haut
mais je croyois cette opinion favorable à mes des-
seins.

FILIPPE. Quoy! de te laisser ainsi piper
flateries de tes courtisans?

ALEXANDRE. Non, mais de répandre par toute
la terreur de mon nom & de mes armées, afin qu'on
ne m'osât résister.

FILIPPE. Et à quels peuples as-tu jamais eue
faire qui fussent si redoutables? Il falloit ataquier com-
me moy, les Traces, les Illyriens, & les Grecs, dont
dix mille sous Clearque ont fait fuir des millions de
Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scytes & les Indiens
avec leurs Elefans, estoient-ils à mépriser? Je ne les
ay pas vaincus pourtant en serrant des divisions par-
my eux, ni en corrompant leurs chefs, & manquant
de parole à tous; mais en bataille rangée. Pour les
Grecs, je les ay gagez par la douceur, après les
avoir domptez par la force.

FILIPPE. J'ay apri tout cela de Clite, & que
j'avois pris les coutumes de vaincus, & t'estois fier
ado

adorer comme un Dieu, sans souffrir qu'on me louât en ta présence, ce qui fut cause de sa mort. Il ajoutoit, que tu-as exposé Lyfimachus aux Lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes supposez; pour ne point parler des amours de Roxane, & des caresses d'Efestion. Je n'ay trouvé qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie, c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius, d'avoir eu soin de sa mere & de ses filles.

ALEXANDRE. Et ne dis tu rien de ma valeur, lors que je sautay tout seul en bas du rempart dans la ville des Oxydraques?

FILIPPE. Cette action est plus digne de blâme que de loüange. Ce n'est pas que je n'estime le courage en un Prince, & que je ne sois bien-aîsé de le voir l'épée à la main à la tête de ses troupes; Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantassin; outre que cela nuisoit à la reputation de tes armes, de voir un Dieu sanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu es mort, combien penses-tu qu'il y en a qui se moquent de tes impostures? D'ailleurs, l'avantage que tu voulois tirer de cette reputation, diminue beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu étonner par des prestiges, ceux que tu ne pouvois vaincre par la force; outre que tout cela, quelque grand qu'il soit, est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bachus & à Hercule, d'autant plus que j'ay pris des forteresses, qu'ils avoient trouvé imprenables.

FILIPPE. C'est une chose étrange que tu ne sois pas encore défait de ces sottises, & que tu veuilles faire le fils de Jupiter jusques dans les enfers. Appren pour le moins à estre sage après ta mort.

DIALOGUE

D'ACHILLE ET D'ANTILOQUE.

ANTILOQUE. **Q**UE disois-tu n'agueres Ulyffe, Que tu aymerais mieux estre valet de quelque pòvre laboureur, que n'auroit pas son saoul de pain, que de regner parmi les Ombres? Que cela est indigne du digne de Fœnix & de Chiron, & qu'il sent bien plus lâche Frygien, que son Achille, qui prefera la mort glorieuse à une vie pleine de delices.

ACHILLE. Ha? fils de Nestor, C'est que je sçavois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée, quoy qu'en die Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ni force, ni beauté, ni industrie. Je ne vois point que les Troyens m'y apprehendent, que les Grecs m'y reverent. Tout y est égal & envelopé de mêmes tenébres; Ce qui me fait souhaiter de revivre, au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILOQUE. Il faut obéir aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature. Tous les Grands hommes sont morts, aussi bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me consoler Antiloque; Je ne sçay comment le souvenir de la mort me donne des regrets, & à toy aussi. Mais tu es plus sage que moy pour les dissimuler, si ce n'est plutôt par le desir de ne s'oser plaindre, quand on souffre.

ANTILOQUE. Au contraire, c'est resoudre. Car à quoy servent toutes ces plaintes, ne vaut-il pas mieux porter son mal en patience, que de se fatiguer de se plaindre par des regrets inutiles.

DIALOGUE

D'HERCULE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. N'Est-ce pas là Hercule ? C'est luy, sans doute, Je le conois à sa peau de lion & à sa malsüe, sans parler de son arc ni de l'avantage de sa taille. Mais comment est-il mort, estant fils de Jupiter ? D'où vient, mon amy, qu'ayant toujourns esté triomfant & victorieux, tu as esté à la fin dompté par la mort ? Je te sacrifiois là-haut comme à un Dieu.

HERCULE. Avec raison ; Car Hercule est au Ciel en la compagnie des Dieux, & je ne suis que son ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là, peut-on estre en même tems au Ciel, & dans les enfers ?

HERCULE. Je t'ay déjà dit, que ce n'est pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Est-ce que tu as pris sa place, pour jouier icy bas son personnage ?

HERCULE. C'est quelque chose de semblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui est si exact, t'a-t-il pû prendre pour un autre ?

HERCULE. Il a esté deceu par la ressemblance.

DIOGENE. Je le croy ; car ce n'est en effet que la même chose ; & j'ay peur, au contraire, que ce ne soit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCULE. Tu es bien insolent de me contredire. Ne crains-tu point que je te fasse sentir quel personnage je represente ?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à un mort, & particulièrement n'estant qu'une ombre ! Mais dy-moy, lors que tu estois là-haut, estois-tu déjà l'ombre d'Hercule, ou si vous n'estiez tous deux qu'une même chose, qui s'est partagée après la mort ?

HERCULE. Quoy qu'on se pût empêcher de répondre à un si impudent Sofiste, je te diray que ce qui estoit

estoit né d'Amfitrion est mort, & c'est cela que je suis ; mais ce qui estoit né de Jupiter est dans le Ciel.

DIogene. Je t'entens, c'est qu'Alcimene est deux jumeaux, l'un d'Amfitrion, & l'autre de Jupiter.

HERCULE. Nullement ; ces deux n'estoient qu'un.

DIogene. Cela est difficile à comprendre de deux Hercules en un seul, l'un mortel & l'autre immortel ; si ce n'est comme l'on peint les Centaures, moitié chevaux & moitié hommes.

HERCULE. Ne sommes-nous pas tous composés de l'ame & du corps ? Qui empêche donc que l'une ne monte au Ciel, qui est le lieu de son origine, & que l'autre ne descende icy ?

DIogene. Cela seroit bon, si tu estois le corps d'Hercule ; mais tu n'es que son ombre, & tu feras sans y penser, trois Hercules au lieu de deux ; l'un au Ciel, l'autre dans les enfers, & le troisieme sur le mont Oëta, où tu as esté brûlé.

HERCULE. Je vois bien que tu es un grand Sot ; mais qui es-tu ?

DIogene. Diogene, & non pas son ombre qui ne suis pas dans le Ciel, mais parmy les morts & me moque d'Homere & de ses Fables.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE TANTALE.

MENIPPE. QU'AS-TU à pleurer, Tantale ? à quel toutment souffres-tu dans ce lac où tu habites ?

TANTALE. Je meurs de soif, Menippe.

MENIPPE. Es-tu si paresseux, que de ne te pouvoir baïsser pour boire, ou prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main ?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand je m'en approche, & si j'en pense prendre avec la main, elle est aussitôt écoulée.

M.

MENIPPE. Cela est étrange ! Mais qu'as-tu besoin de boire, n'ayant plus de corps ? Car ce qui avoit faim & soif est enterré en Lydie, & l'ame n'a pas besoin de boire ni de manger.

TANTALE. C'est mon supplice, Menippe, que mon ame ait la même alteration que mon corps.

MENIPPE. Je le veux croire, puisque tu le dis; mais encore quelle est ton apprehension ? Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y avoit une autre mort après celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon supplice, d'avoir soif, sans qu'il en soit besoin.

MENIPPE. Tu rêves, Tantale, & si tu as besoin de boire, c'est de l'ellebore, pour guerir un mal contraire à la rage, d'aprehender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourveu qu'on m'en donne.

MENIPPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des morts qui ne boit point ; car tous tant qu'ils sont, n'ayant point de corps, ne peuvent boire, mais tous n'ont pas comme toy une soif extrême, sans se pouvoir desalterer.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE MERCURE.

MENIPPE. **O**U sont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre moy tout, Mercure ; car je ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Menippe; mais regarde de ce côté-là, tu y verras Nirée, Narcisse, Hyacinte, Achille, Tyro, Léda, Helene ; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPPE. Je ne vois que des os, & des carcasses toutes semblables.

H 5

MER-

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoy qu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

MENIPPE. Pour le moins, montre-moy Helene; car je ne la scaurois reconnoître.

MERCURE. Cette carcasse que tu vois, c'est Helene.

MENIPPE. Quoy? c'est pour cela que toute la Grece s'embarqua sur mille Navires, & que tant de braves gens perirent, & tant de villes furent ruinées?

MERCURE. C'est que tu ne l'as pas vue en sa beauté; car je suis seur que tu n'aurois point cru d'endurer mille travaux pour cette Belle, comme le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles sont passées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles sont en leur lustre, tout le monde les admire?

MENIPPE. C'est ce qui m'étonne, Mercure, que tant d'honnêtes gens ne se soient pas aperceus qu'ils entreprennent de si grands travaux, pour une chose de si peu de durée.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir de philosopher avec Menippe, choisy un lieu commode pour ta demeure, tandis que j'iray faire passer le reste des Ombres.

DIALOGUE

D'EAQUE, DE PROTÉSILAS, DE
MENELAUS ET DE PARIS.

EAQUE. **P**OURQUOY est-ce, Protésilas, que tu te jetes sur Helene, & que tu l'étrangles?

PROTÉSILAS. Parce qu'elle est cause de ma mort, & que ma femme est demeurée vève, & ma maison imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Menelaüs, qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu es mort.

PROTÉSILAS. Tu-as raison; c'est à toy que j'en veus, miserable.

MENE LAUS. Ce n'est pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout droit d'hospitalité, m'est venu enlever ma femme, & mériteroit d'estre mal-traité, non seulement par les Grecs, mais par tous ceux qui sont morts au siege de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux, que je t'étrangle, puisque tu es cause de la mort de tant de gens; Tu ne m'échaperas pas.

PÂRIS. Tu as tort, Protefilas, de traiter si mal un amoureux comme toy, & l'esclave d'un même Dieu; Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aymer, & qui fait de nous ce qui luy plaît?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'amour est cause de tout le mal.

E AQUE. Mais on le pourroit excuser aussi, en disant. Qu'il n'y a que toy proprement qui sois cause de ta mort; puis qu'oubliant ta maîtresse, que tu ne faisois que d'épouser, tu t'alas jeter devant tous les autres pour aquerir de la gloire, & fus le premier tué à la descente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuser le destin qui l'avoit ainsi ordonné.

E AQUE. Pren-t'en donc à eux, & laisse ceux cy en repos après leur mort.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET D'EAQUE.
Où plusieurs autres parlent.

MENIPPE. **I**E te conjure par le Dieu des enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy,

E AQUE. Il seroit difficile de te montrer tout; mais voicy le principal, Cerbere, Caron, Flégéton, & le marais que tu-as passé.

ME-

MENIPPE. Je scay tout cela, & que tu es le portier des enfers, J'ay veu même Pluton & les Furies, mais montre-moy ces illustres morts dont on parle tant.

E A Q U E. Voila Agamemnon, Achille, Diomedes, Ulysse, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPPE. Grands Dieux, Homere! en quel estat sont les Heros de tes Rapsodies, sans aucune forme ni beauté qui les puisse faire reconnoître! Est-ce un mot, rien que cendre & que poussiere; Mais que est celuy-cy, Eaque?

E A Q U E. C'est Cyrus, & Crésus en-suite; puis Sardanapale; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPPE. C'est donc toy, detestable, qui as percé le mont Arhos, & enchainé l'Hellespont, & qui as fait trembler toute la Grece! Est-ce là Crésus Dieu! comme il est fait! & Sardanapale! je te prie que je luy donne un coup de poin.

E A Q U E. Tout beau; Tu luy romprois la tête, qu'il a extrêmement delicate, à cause que ce n'est qu'un effeminé. Mais veus-tu que je te montre aux autres les Filosofes?

MENIPPE. Je le veus.

E A Q U E. Tien, voila Pytagore.

MENIPPE. Bon-jour, Euforbe, Apollon, & tout ce qu'il te plaira.

P Y T A G O R E. Bon-jour, Menippe.

MENIPPE. N'as-tu plus ta cuisse d'or?

P Y T A G O R E. Non; mais que je voye s'il n'y a rien à manger dans ta besace.

MENIPPE. Il n'y a que des féves, mon amy, ce n'est pas un manger pour toy.

P Y T A G O R E. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & je ne m'aperçois point icy de ce que j'y remarquois là-haut.

E A Q U E. Voila Solon, Tâles, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPPE. Je ne vois que ceux-là qui ne pleurent

rent po
bas, M
un gâ
veures

E A
Etna,

M E

qui t'a

E M

M E

nité, pr
mortel

qui t'a c
n'a serv

n'est pas

E A Q

grands c
ordinair

M E

prés d'ic

E A Q

M E

morts.

E A Q

M E

SOCR

M E

car on cro

qui a tout

croi que

SOCR

ils n'en vo

rent point, & qui conservent quelque gayeté icy bas, Mais qui est celui-cy tout poudreux comme un gâteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleveures?

EAQUE. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Etna, à demy rôty.

MENIPPE. Dieu te gard, maître Pantouffier,* * On luy a
qui t'a meü de te jeter tout vif dans cette fournaïse? *donné des*
pantouffes
d'airain.

EMPEDOCLE. La melancolie.

MENIPPE. Dy plutôt que c'estoit orgueil, vanité, présomption, pour faire croire que tu estois immortel, lors qu'on ne te trouveroit plus; Voila ce qui t'a consumé toy & tes pantouffes. Mais ta fourbe n'a servy de rien; car on t'a veu après ta mort. Ce n'est pas tout, Où est Socrate?

EAQUE. Avec Nestor, Palamede, & les autres grands causeurs du tems passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPPE. Je serois bien-aïse de le voir, si c'est près d'icy.

EAQUE. Voy-tu cette tête chauve?

MENIPPE. C'est un signe commun à tous les morts.

EAQUE. Je dis ce camus.

MENIPPE. Ils le sont tous aussi.

SOCRATE. Est-ce moy que tu demandes Menippe?

MENIPPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait on à Atènes?

MENIPPE. Force gens font les Philosophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche; Tu sçais comme Platon & Aristippe sont venus icy, l'un sortant de la Cour d'un Tyran; & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'est-ce qu'on dit de moy?

MENIPPE. Tu es trop heureux pour ce regard; car on croit que tu-as esté un homme admirable, & qui a tout sçeu, quoy que pour te dire la verité, je croy que tu ne sçavois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois; mais ils n'en vouloient rien croire.

ME-

MENIPPE. Qui sont ceux-là qui sont près de toi ?

SOCRATE. Charmide, Fedre, & Alcibiade.

MENIPPE. Courage; tu n'as pas oublié tes bonnes coutumes en l'autre monde, & aimes encore beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que je fisse de plus agréable ? mais affies-toy là près de nous.

MENIPPE. J'aime mieux aler près de Crésus de Sardanaple, pour leur oïir faire leurs regrets; cela me fait crever de rire.

E AQUE. Et moy, je m'en va aussi, de peur que quelque mort ne s'évade pendant mon absence; dieu; une autre-fois tu verras le reste.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE CERBERE

* C'est que c'estoit un Philosophe Cynique.

MENIPPE. **D**Y-moy, Cerbere, puisque nous sommes camarades. En quel estat estoit Socrate lors qu'il vint icy ? Car comme tu es Dieu, tu sçais pour le moins aussi bien qu'aboyer.

CERBERE. Il sembloit d'abord fort ressembler à un homme qui n'aprehendoit point la mort; mais lors qu'il eut mis le pied dans ces ténébreux lieux, il fut effrayé de l'épaisseur de leurs ténébreux bres, & comme je commençay à l'aboyer & à le mordre, il se mit à pleurer comme un enfant, & à se tourmenter en cent façons.

MENIPPE. C'étoit donc un imposteur, qui méprisoit pas la mort, comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par là, il témoigna de la resolution, pour ne point se faire souffrir à regret une nécessité, & pour se rendre plus admirable. On peut dire cela généralement de tous les Philosophes, qu'ils sont fort vaillans jusqu'au passage; mais ils perdent cœur alors, comme les autres.

MENIPPE. Mais moy ; comment t'ay-je paru en ce moment ?

CERBERE. Digne de ta profession , & Diogene avant toy ; car vous n'estes point venus icy par force , ni en rechignant ; mais d'une façon libre & gaye , comme s'il n'y eût eu à rire que pour vous , & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGUE

DE CARON , DE MENIPPE ET DE MERCURE.

CARON. **P**AYE le Batelier , maraut.

MENIPPE. Crie tant que tu voudras , tu n'auras rien.

CARON. çà un double pour le passage.

MENIPPE. Comment veus tu que je t'en donne , si je n'en ai point ?

CARON. Y a t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant un double ?

MENIPPE. Moy.

CARON. Jet'étrangleray , mal-heureux , pour mon argent.

MENIPPE. Et moy , je te rompray la tête à coups de bâton.

CARON. Jet'auray donc passé pour neant ?

MENIPPE. Que Mercure te paye s'il veut , puisqu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela seroit bon , que je payasse pour les morts , après avoir eu la peine de les conduire !

CARON. Je ne te laisseray pas aler autrement.

MENIPPE. Mets donc ta nacée à bord , mais comment feras-tu pour me faire payer , si je n'ay point d'argent ?

CARON. Ne sçavois-tu pas bien qu'il en falloit apporter ?

Me-

MENIPPE. Et quand je l'aurois sceu, mais
vois-je empêcher de mourir ?

CARON. Quoy ! tu seras le seul qui te vante
d'avoir passé la barque de Caron pour rien ?

MENIPPE. Non pas pour rien ; car j'ay tenu
la rame & à la pompe, sans te rompre la tête de
cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec
passage.

MENIPPE. Remets-moy donc en vie.

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaque.

MENIPPE. Laisse moy donc en repos.

CARON. Montre ce que tu as dans ta bourse.

* Pois plat
& amer. MENIPPE. Il n'y a que des lupins *, ou
que œuf couvé.

CARON. Mercure, d'où nous as-tu amené
chien, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & se
quer de ceux qui pleurent.

MERCURE. Tu ne sçais, Caron, qui tu as
c'est un homme parfaitement libre, & qui ne
cie de rien.

CARON. Que si je te rattrape jamais !

MENIPPE. On n'y retourne pas deux fois.

DIALOGUE

DE PLUTON, DE PROTESILAS
ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. HA ! Pluton, & toy fille
Cérez, ne rejetez pas
prière d'un Amant.

PLUTON. Qui es tu, qui parles ainsi.

PROTESILAS. Le premier des Grecs,
mourut au siege de Troye.

PLUTON. Et que veus tu ?

PROTESILAS. Retourner au monde pendant
quelques heures.

PLUTON. C'est une priere que font tous les morts, & que personne n'obtient

PROTESILAS. Ce n'est pas l'amour de la vie qui me fait parler; mais le desir de voir ma maîtresse, que je laissay dans sa chambre nuptiale, pour me hâter de partir avec les Grecs; & je fus si malheureux que d'estre tué par Hector à la descente du navire; L'amour que j'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & je voudrois la pouvoir encore entretenir un moment.

PLUTON. N'as-tu pas beu de l'eau du fleuve Lété comme les autres?

PROTESILAS. J'en ay beu, mais le mal estoit plus-fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aler trouver.

PROTESILAS. Mais je ne puis souffrir l'attente; Tu sçais l'impatience des Amans, Pluton, car tu-as autre fois aimé.

PLUTON. Qué te servira-t-il de la revoir un moment, pour la reperdre après pour toujours?

PROTESILAS. Peut-estre que je la persuaderay de venir avec moy; & par ce moyen je croîtray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'est pas juste, Protefilas, & ne s'est jamais fait.

PROTESILAS. C'est qu'il ne t'en souvient plus; car tu rendis à Orfée son Eurydice, & à Hercule Alceste, qui estoit ma parente.

PLUTON. Voudrois tu paroître devant elle en cet estat, où tu la ferois mourir de peur? Et penses-tu qu'elle te voulût regarder, ni qu'elle te pût reconnoître?

PROSERPINE. Faisons luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre là haut, & de le fraper de sa verge lors qu'il sera arrivé au monde, pour luy faire reprendre sa premiere forme, & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLUTON. Puisque Proserpine le veut, j'y consens. Remene celui cy, Mercure; mais qu'il se souviene qu'on ne luy a accordé qu'un jour.

DIALOGUE
DE MAUSOLE ET DE DIOGENE

DIOGENE. Pourquoi fais-tu tant le dédaigneux & le méprisant, comme si l'on n'estoit pas digne de te regarder?

MAUSOLE. Parce, Diogene, que j'ay esté Roy & que j'ay commandé à un grand pays, sans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs, j'ay un superbe tombeau dans Halicarnasse, enrichy de figures taillées dans le marbre, tellement qu'il y a peu de temples qui égalent mon sepulcre; Après cela, n'ay-je pas raison de faire le vain?

DIOGENE. Quoy! pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume, & ton sepulcre? Mais, mon amy, n'as rien icy-bas de tout cela? & si tu veus prendre quelqu'un pour Juge, on te dira que ta carcasse n'est pas différente de la mienne. Pour ton sepulcre, c'est à ceux d'Halicarnasse à s'en vanter, & à le montrer aux Etrangers, comme une des merveilles du Monde, & un chef-d'œuvre d'Architecture; mais je voy pas à quoy il te peut servir, si ce n'est à t'accabler sous sa pesanteur.

MAUSOLE. Comment! tout cela me seroit inutile! & Mausole ne seroit en rien différent de Diogene!

DIOGENE. Si fait bien; car Mausole pleure sa félicité passée, & Diogene s'en rira; Il parlera de son sepulcre, construit par sa belle Artemise, & Diogene ignorera s'il a un sepulcre; car cela luy est différent; mais il se souviendra qu'il a laissé une mémoire immortelle, pour avoir mené la vie

plus-accomplie qu'un mortel puisse mener, plus-haute mille fois que ton sepulcre, miserable Mausole, & plus durable que luy, quand il seroit basty sur un roc.

DIALOGUE

DE TERSITE, DE NIRE'E ET DE MENIPPE.

NIRE'E. VOICY Menippe, qui jugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPPE. Il faut sçavoir premierement qui vous estes.

NIRE'E. Nirée & Tersite.

MENIPPE. Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Tersite; car je ne le sçauois discerner.

TERSITE. J'ay déjà cet avantage, qu'avec ma tête pelée & pointuë, nous sommes si semblables, que nôtre Juge ne nous a pû reconnoître; Dy maintenant, Menippe, lequel de nous deux te semble devoir remporter le prix de la beauté.

NIRE'E. Moy, sans doute, qui suis fils de Carops & d'Aglye, & le plus beau de tous ceux qui furent au siege de Troye.

MENIPPE. Mais mon amy, tu n'as point apporté ta beauté en l'autre monde? & s'il y a quelque difference entre ta carcasse & la siene, c'est que la tiene est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un effeminé.

NIRE'E. Demande un peu à Homere comme j'estois fait là-haut?

MENIPPE. C'est un songe que la vie, il ne faut pas regarder ce que tu estois autre-fois; mais ce que tu es maintenant.

NIRE'E. Quoy! je ne suis pas encore plus beau que luy.

MENIPPE. Voulez-vous que je vous die, vous n'estes beaux ni l'un ni l'autre, ni pas un d'entre les morts; car il n'y a point de distinction.

D I A L O G U E
DE MENIPPE ET DE CHIRON.

MENIPPE. J'AY oüy dire, Chiron, que pouvant estre immortel, tu avois souhaité la mort; Comment as-tu pô avoir de l'amour pour une chose si peu aymable?

CHIRON. C'est que j'estois las de vivre.

MENIPPE. Mais n'estois-tu pas bien-aïse de voir la lumiere?

CHIRON. Non; car je ne faisois tous les jours que la même chose, boire, manger & dormir; & le plaisir de la vie consiste dans la diversité.

MENIPPE. Mais comment supports-tu la mort après avoir quitté la vie pour elle?

CHIRON. Sans déplaisir. Car il y a une certaine égalité parmy les morts qui ne me déplaît pas, comme dans un Estat populaire, où l'un n'est pas plus grand Seigneur que son compagnon; & il ne m'importe qu'il soit jour ou nuit; outre qu'on a cét avantage icy bas, qu'on n'est pas tourmenté de la faim ni de la soif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPPE. Pren garde, Chiron, que tu ne retombes insensiblement dans le défaut que tu as voulu éviter; Car si tu t'es lassé de la vie parce que tu faisois tous les jours la même chose, tu te lasseras, à plus forte raison, de la mort, où tout est semblable.

CHIRON. Que faut il donc faire, Menippe?

MENIPPE. Ce que font les Sages, se contenter de sa condition, & croire qu'il n'y a rien d'insupportable ni dans la vie ni dans la mort.

DIALOGUE

DE DIOGENE, D'ANTISTENE
ET DE CRATEZ.

DIOGENE. **P**UISQUE nous sommes de loisir, alons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils disent.

ANTISTENE. Je le veux; car c'est un plaisir de voir les uns pleurer & les autres supplier qu'on les relâche, ou se roidir en descendant contre celuy qui les mene.

CRATEZ. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriva à la descente. Nous estions grand nombre; mais les plus aparens estoient Arfacés Satrape des Medes, Oronte l'Armenien, & le riche Ismenodore. Le dernier avoit esté tué par des voleurs près de la montagne de Citeron, comme il aloit à Eleusine, & avoit encore le mains toutes sanglantes des coups qu'il avoit receus; Aussi se lamentoit-il étrangement, & regretoit ses enfans qu'il laissoit encore jeunes, s'accusant d'une extrême imprudence, de ce qu'ayant à passer par des lieux que la guerre avoit desolez, il n'avoit mené que deux valets avec luy, quoy qu'il eût quantité de vaisselle d'or & d'argent. Arfacés estoit un venerable vieillard, qui se faisoit fort d'aler à pied contre la coûtume des Partes; & eût bien voulu qu'on luy eût amené son cheval, qui avoit esté tué avecque luy. Car comme il courroit à toute bride devant les autres, en une bataille contre le Roy de Cappadoce, un soldat Tracien s'avançant, mit un genou en terre afin de se tenir plus ferme, détournant de son bouclier le coup que luy portoit Arfacés, donna de sa pique dans le poitral de son cheval, de telle roideur, qu'il perça homme & cheval tout-ensemble, l'imperuosité de la course ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il avoit les

jambes si foibles, qu'il ne se pouvoit tenir debout, ce qui arrive ordinairement à ces peuples, acoûtumez à aller à cheval; de sorte qu'en metant pied à terre, on diroit qu'ils marchent sur des épines; Il bronchoit donc à chaque pas, sans qu'on le pût faire avancer; si bien que Mercure fut contraint à la fin de le charger sur ses épaules, & de le porter jusqu'au bateau, ce qui me faisoit rire.

ANTISTENE. Pour moy, quand je descendi icy, je ne voulus point me mêler parmy la foule, mais laissant les autres crier & se plaindre, je courus prendre la place dans la nacéle, afin de passer plus commodément. Cependant, voyant lamenter les uns, & les autres rendre gorge, je ne me pouvois tenir de rire, non plus que toy

DIogene. Voila les aventures de vôtre passage; mais les mienes sont plus plaisantes; car il m'arriva de passer avec le Banquier Blepsias, qui estoit du port de Pirée, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes étrangères, & un riche homme de Corinthe nommé Damis, que son fils avoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim, à ce qu'on le voyoit, & paroissoit fort pâle & fort maigre, & le second s'estoit tué pour une Courtisane; Quoy que la cause de leur mort ne me fût pas inconnue, je ne laissay pas de la vouloir aprendre d'eux; & comme Damis avoit tué son fils, je luy dis, qu'il ne s'en devoit prendre qu'à luy-même, puis qu'il ne luy donnoit rien à luy-même des voluptez, tandis que tout vieux & cassé il passoit le tems dans les delices. Je dis à l'Acarnanien, qui avoit grand tort de s'estre laissé vaincre par une femme, luy qui avoit toujours paru invincible à ses ennemis; & je gronday fort Blepsias d'avoir épargné son bien, comme s'il eût dû vivre éternellement, pour ne pas laisser à des étrangers qui ne le touchoient de rien. Mais nous voicy tantôt arrivez à la descente. Remarquez de loin ceux qui viennent: Dieux! combien en voila qui se tourmentent, jusqu'à ces vieillards décrépits, tant ils sont amoureux de la vie! Je ne

que les enfans qui ne pleurent point ; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy ; Qu'as-tu à pleurer, mon amy, est-ce que tu croyois estre immortel ; ou que tu regrettes quelque grande felicité ?

UN MORT. Non, j'estois un pòvre pescheur, qui avois bien de la peine à vivre, tout boiteux & presque aveugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

DIogene. Et avec cela tu regrettes la vie ?

UN MORT. C'est qu'elle est agreable, & la mort hideuse & terrible.

DIogene. Tu radotes bon homme, & tu retournes en enfance ; Que dirons nous de ces jeunes gens qui aiment la vie, si celui cy la regrette lors qu'il devoit souhaiter la mort, comme un azyle à sa vieillesse ? Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant si près de la porte, que nous voulions nous évader.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE TIRESIAS,

MENIPPE. **I**L n'est pas aisé maintenant de savoir si tu as esté aveugle, car tout le monde l'est icy ; mais si tu as esté mâle & feméle, comme on nous le veut faire croire, dy-moy, je te prie, quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme ?

TIRESIAS. Celle de la femme ; car elles sont les maîtresses, & ne vont point à la guerre, n'ont ni procès ni queréles à déméler, ni aucune autre fâcheuse affaire.

MENIPPE. Mais ne te souvient-il point de la Medée d'Euripide, qui déplore leur condition & le mal qu'elles souffrent en acouchant ? A propos, n'as-tu jamais acouché ?

TIRESIAS. Pourquoi me fais-tu cette question ?
MENIPPE. Par curiosité, sans aucun dessein de t'offenser.

TIRESIAS. Je n'ay point en d'enfans, mais j'en n'estois pas sterile.

MENIPPE. Estois-tu homme & femme tous ensemble, ou si un sexe a succédé à l'autre ; & cela s'est-il fait peu à peu, ou tout d'un coup ?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes ? Est-ce que tu doutes de la verité ?

MENIPPE. Est il défendu d'en douter ? & faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que disent les Poëtes, sans oser s'en enquerir ?

TIRESIAS. Tu n'aurois garde de croire, qu'il y ait eu des femmes changées en bestes ni en arbres, puisque tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPPE. Nous examinerons cela une autre fois ; Mais dy-moy maintenant, quand tu estois femme, si tu sçavois l'avenir, ou si tu es devenu homme, & profete en même tems ?

TIRESIAS. Que tu sçais peu de mes nouvelles. Il semble que tu ignores comme les Dieux me firent Juge de leur différent, & que Junon m'aveugla, mais Jupiter me donna le don de profetie pour me compenser.

MENIPPE. N'es-tu point encore défait de ces fables ? Mais tu as cela de commun avec tous les autres Devins, de ne rien dire qui vaille.

DIALOGUE

D'AIAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. SI ta fureur t'a coûté la vie, lors que tu faisois le moulin sur un troupeau de moutons, comme si ç'eussent

esté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Ulysse, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre jour qu'il descendi aux enfers, pour consulter Tiréfiás.

AIAX C'est qu'il est cause de ma mort, pour m'avoir disputé les armes d'Achille.

AGAMEMNON. Mais croyois-tu devoir estre le maître par tout, sans qu'on t'osât rien contester ?

AIAX. Non; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naissance; Toy-même me le cedois, qui estois plus grand Seigneur qu'Ulysse, & tous les autres, horsmis ce faquin, à qui j'ay sauvé mille fois la vie.

AGAMEMNON. Il s'en faut prendre à Tétis qui les vint exposer en public, comme si chacun eût eu droit d'y pretendre; au lieu de te les donner comme à son cousin germain.

AIAX Je ne devois m'ataquer qu'à celuy qui me les contestoit.

AGAMEMNON. Mais Ulysse est excusable, s'il a eu de la passion pour la Gloire, dont tous les honnêtes gens sont amoureux; & tu sçais qu'il remporta la victoire, au jugement même de nos ennemis.

AIAX. Je sçay bien qui en fut cause, mais il ne se faut pas ataquér aux Dieux; Toutefois, je n'aymerois pas Ulysse, quand même ils me le commanderoient.

DIALOGUE

DE MINOS ET DE SOSTRATE.

MINOS. QU'on plonge ce Voleur dans le Flegeton, & qu'on fasse déchirer ce Sacrilege, à la Chimere. Pour ce Tyran, qu'on l'étende tout de son long près de Ticie, pour estre rongé comme luy par des vautours; Mais vous autres Belles ames, allez aux champs Elisées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

I 5

SOSTRA-

SOSTRATE. Je n'ay que deux mots à dire, & ça te plaît à Minos de m'écouter.

MINOS. Que je t'écoute, méchant ! comment tu n'estois pas convaincu d'avoir tué & volé sur de grands chemins ?

SOSTRATE. Il est vray ; mais il faut voir si ça m'est mérité pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment ! ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres ?

SOSTRATE. Les destins ne l'avoient-ils pas donné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde ?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous soumis aux lois des Parques, qui prescrivent à chacun qu'il doit faire, dès le point de sa naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tuë quelqu'un sur l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre ?

MINOS. Celuy qui l'a commandé, car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'épée qui tue tout, s'il a esté contraint d'obeir.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies encore ton raisonnement ; & lors qu'un valet apporte un paquet de la part du maître, à qui en a-t-on l'obligation, au maître, ou au valet ?

MINOS. Au maître, car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu as voulu de me punir & de recompenser ceux-cy, pour ce que nous n'avons fait les uns & les autres qu'exécuter l'ordre du destin ?

MINOS. On trouveroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher ; mais tu mérites d'estre puny non seulement comme un Volé, mais comme un Sofiste qui contrôle les actions des Dieux. Toutesfois, délie ce pôvre diable, Minos, mais c'est à la charge qu'il ne l'ira pas dire aux autres de peur qu'ils ne nous viennent rompre la tête de semblables questions.

L

DE M

Il se rit
la vie
mag

MENI

FIL

pe: C'est
ge, & q
te peau d
Menippesans te vo
MEN

sombre de

FIL

scu que

MEN

vivant &

FIL

treprend

MEN

FIL

& métan

bit extray

peu agré

MEN

ces lieux

FIL

ment à t